

nir, qu'il s'était détourné d'elle comme d'un être dont on veut éviter le contact impur.

Mais pourquoi cette espèce de répulsion qu'elle avait inspirée à l'artiste ? Avait-il donc deviné qu'entre elle et lui il y avait un abîme ?

A cette idée, elle vit passer devant ses yeux, comme un sinistre fantôme, l'image sombre de son passé ; c'était l'abîme, c'était la barrière infranchissable qui se dressait menaçante entre elle et son fils.

—Mais non, se dit elle, il ne sait pas qui je suis, il n'a pu me reconnaître après tant d'années écoulées... Non, non, ce n'est pas sa mère qu'il a voulu repousser.

Puis, après un silence, elle reprit :

—Mais s'il eût su que j'étais sa mère, n'aurait-il pas eu pour moi le même dédain, la même horreur ?... Son père ne lui a-t-il pas appris à me détester, à me maudire ? Ne lui a-t-il pas dit : " Tu ne dois jamais revoir ta mère," comme il m'a dit, à moi : " Vous ne reverrez jamais votre fils ? "

Oh ! cet homme, cet homme ! il est impitoyable, je le hais !

Un éclair fauve avait sillonné son regard. Mais, aussitôt, elle eut un geste de découragement et son visage prit une expression de tristesse profonde.

—Ah ! murmura-t-elle en hochant la tête, si mon fils me voyait la colère dans les yeux et devinait les révoltes de mon cœur, ce ne serait pas le moyen de regagner sa tendresse. Je suis injuste, après tout ; est-ce que je ne dois pas reconnaître que celui qui m'a chassée, qui m'a à jamais fermé sa demeure a fait de mon enfant un homme, un artiste, qui est aujourd'hui sur le chemin de la gloire ? Cela doit lui être compté à cet homme.

Par une pente insensible elle passait des émotions violentes à des sentiments plus doux. L'aigreur s'en allait de son âme.

Elle se souvint que là-bas, au bord de la Seine, elle n'avait pas été seule à s'intéresser à son fils ; elle sentit dans son cœur une vive reconnaissance pour tous ceux qui avaient contribué à son salut.

Il en était un surtout qu'elle ne pouvait oublier, qu'elle n'oublierait jamais, celui qui s'était vaillamment jeté à l'eau pour sauver son ami ou mourir avec lui.

—Le brave garçon, le noble enfant ! s'écria-t-elle, comme sa mère doit être fière d'avoir un fils pareil ! Toujours heureuse, Valentine ! Eh bien, est-ce qu'elle ne le mérite pas ?

L'association des idées réunit, naturellement, dans la pensée de Léonie tous les membres de la famille Villarceau. Pour la première fois, elle s'accusa d'avoir répondu aux bienfaits par l'ingratitude. Elle se rappela la grande bonté de l'illustre médecin, l'homme au grand cœur ; elle le revoyait avec son regard si intelligent, si bon, son fin sourire et cette douce indulgence qu'il avait pour les faiblesses et les fautes des autres. Tout ce qu'il avait fait pour elle lui revenait à l'esprit. Comment l'en avait-elle récompensé ?

—Il méritait mieux de moi, se dit elle.

Sa physionomie plus calme était devenue plus réfléchie.

A présent, elle songeait à ces mystérieux papiers dont la perte avait été si sensible au Dr Villarceau. Puisqu'ils avaient tant de prix pour lui, ils devaient être également précieux pour sa famille. Si elle parvenait à les retrouver et qu'elle les rendit à Mme Villarceau, ce serait un hommage rendu à la mémoire de son bienfaiteur.

Ayant toujours son fils dans sa pensée, elle se disait :

—Si je retrouvais ces papiers, c'est Paul qui les porterait à Mme Villarceau ; on lui serait reconnaissant et, dans sa joie, il y aurait un peu d'oubli et de pardon.

Jusqu'alors, dans son idée de retrouver les papiers, elle avait été stimulée par la curiosité qu'on éprouve à déchiffrer une énigme ; maintenant elle était guidée par un mobile plus élevé.

—Alors, se dit-elle, il faut que je les retrouve.

\* \*

Les jours suivants, les clients se succédèrent presque sans interruption dans le magasin. Les affaires de la maison devenaient de plus en plus brillantes, et Mme Prudence était souvent obligée de faire de longues courses pour se procurer les objets demandés qui lui manquaient.

Il fallait avant tout servir la clientèle ; un peu plus tard, dès qu'elle le pourrait, elle se mettrait à la recherche des papiers.

Léonie n'avait jamais été désintéressée, et depuis qu'elle était devenue marchande, elle se montrait âpre au gain. Mais, disons-le, ce n'était pas pour elle seule qu'elle convoitait la fortune.

Elle croyait voir dans la fortune un moyen de se rapprocher de son fils. Elle pensait bien que le sculpteur sur bois n'était pas millionnaire ; sans doute, quand elle l'avait quitté, il était dans l'aisance ; mais il n'avait pas eu, certainement, que des jours de prospérité, les travaux de luxe étant exposés à bien des chances aléatoires. En réalité, elle ignorait absolument dans quelle situation se trouverait Lebrun.

Elle espérait pouvoir dire à son fils :

—Ces titres de rente, ces billets de banque, ces rouleaux d'or, je les ai gagnés, amassés, par un travail aussi honorable que persévérant, ils sont à toi. Grâce à ta mère, tu peux figurer parmi les privilégiés de la fortune, choisir à ton gré le genre de vie qui convient à tes goûts.

Alors, est-ce que la reconnaissance ne créerait pas entre le fils et la mère un lien que la rancune du père ne parviendrait pas à rompre ?

C'est ainsi qu'elle se reprenait à espérer, et le soir, quand elle rentrait dans sa chambre, elle y était suivie par la belle figure de Paul, non plus sombre et hostile comme à Bougival, mais souriante et affectueuse.

Un jour elle se dit :

—Entrons en campagne ; je ne me dissimule pas les difficultés que je vais rencontrer, mais j'ai la persévérance et la patience.

Elle était douée d'une énergique volonté et n'était pas femme à s'écourager devant les premiers obstacles, à renoncer à son entreprise.

Très simplement vêtue, elle gravit les hauteurs de Montmartre.

Arrivée à la rue Duquesne, elle entra dans la loge de la maison où avait habité Forestier et se trouva en présence du concierge occupé à ressemeler des bottines.

—Pardon, monsieur, lui dit-elle avec son plus gracieux sourire, étiez-vous ici il y a huit ans ?

—Oui, répondit le savetier d'un ton bourru ; pourquoi me demandez-vous cela ?

—Pour être sûre que vous avez connu un locataire de cette maison appelé Aristide Blondeau.

—Ah ! oui, une belle connaissance, ma foi, un gremlin qui avait autant de noms qu'il y a de jours dans le mois et qui ne nous a pas laissé un bon souvenir, à ma femme et à moi. C'était un voleur qui a été arrêté là, sur le pas de la porte.

—Pourriez-vous me dire ce que sont devenus ses meubles.

—Ah ! nous nous sommes bien inquiétés de savoir où ils sont allés ! C'est le propriétaire qui les a fait vendre ; si vous voulez en savoir davantage, adressez-vous au propriétaire.

—Alors, dit-elle, en glissant une pièce blanche dans la main du concierge, soyez assez aimable pour me donner son adresse.

—Oh ! très volontiers, fit l'homme : M. Fournier, rue de Maistre No 5.

Mme Prudence se retira et se rendit à l'adresse indiquée. Elle trouva dans le propriétaire un homme aussi peu avenant que le concierge. La tête, emprisonnée dans un bonnet de soie, enveloppée dans une robe de chambre, il soignait devant le feu ses vieux rhumatismes.

—Que voulez-vous ? dit-il sans se lever, en voyant entrer la marchande à la toilette.

L'accueil était peu encourageant, mais Mme Prudence ne se découragea point.

—Monsieur, répondit-elle, vous avez eu pour locataire dans votre maison de la rue Duquesne un certain Aristide Blondeau, qui de son vrai nom s'appelait Forestier.

—Qu'est-ce que l'on me veut encore avec cette canaille ? s'écria le propriétaire ; si ce bandit est une de vos connaissances, je ne vous en fais pas mon compliment. Il m'a fait tort de deux termes, le misérable !

—L'homme m'importe peu, monsieur, mais il avait un mobilier.

—Ah ! oui, parlons-en, de son mobilier ; je l'ai fait vendre et c'est à peine si les frais de saisie et autres ont été couverts.

—Parmi ces meubles, monsieur, il y en avait un auquel je tenais beaucoup, non à cause de sa valeur, mais comme souvenir de famille. C'est un bahut-secrétaire.

—Hé que voulez-vous que j'y fasse ? Il fallait venir l'acheter à la vente.

—J'ai ignoré cette vente, monsieur, mais l'huissier qui l'a faite pourra peut-être me fournir certaines indications...

—Ça, je n'en sais rien ; si vous voulez voir mon huissier, son étude est rue Lepic, No 14.

—Merci, monsieur.

—Il n'y a pas de quoi Bonne chance, madame.

Et l'homme se remit à tisonner.

Mme Prudence n'avait que quelques pas à faire pour se rendre à la maison où un panneau accroché au dessus de la porte indiquait l'étude de l'officier minis ériel, la terreur des mauvais débiteurs du quartier.

Cependant cet huissier de Montmartre n'avait rien de rébarbatif. Élégamment vêtu, les cheveux bien lisses, la moustache en croc, il était de ceux qui cherchent à se faire pardonner leur métier ingrat par l'amabilité des manières, une attitude correcte. Mais la marchande à la toilette remarqua avec peine qu'il n'avait pas trente ans ; ce ne pouvait être lui qui avait opéré la saisie et fait la vente du précieux bahut.

—Monsieur, lui dit-elle, quand il se fut levé pour lui présenter un siège je crains bien que vous ne puissiez me fournir les renseignements que je viens solliciter de votre obligeance. Le fait auquel ils se rattachent remonte à huit ans et alors vous étiez encore bien jeune.

—C'est vrai, madame ; mais à cette époque j'étais clerc dans cette étude.

—Oh ! alors, monsieur, vos souvenirs peuvent m'être précieux.

—Je le désire, madame. De quoi s'agit-il ?

Elle exposa sa requête.

—Madame, répondit le jeune huissier, la vente dont vous me parlez était sans importance ; je me la rappelle, cependant, à cause de l'arrestation et de la condamnation de ce locataire de M. Fortier, un des anciens clients de l'étude. Mon prédécesseur tenait ses écritures parfaitement en ordre, et je pense bien qu'en consultant ses registres je vais pouvoir vous renseigner.

Mme Prudence respira et, d'un oeil anxieux, elle suivit les mouvements de l'huissier pendant qu'il feuilletait un de ces énormes infolios disposés sur des rayons.

—Ah ! voilà, dit l'huissier au bout de quelques instants : Vente faite à la requête de M. Fortier, propriétaire rue Duquesne. Un bahut-secrétaire adjugé au prix de quinze francs.

—A qui, monsieur ? demanda Léonie haletante.

—A un M. Lévêque demeurant rue des Abbesses, no 30.

Mme Prudence remercia chaleureusement l'obligé huissier et se rendit rue des Abbesses.

M. Lévêque était mort, et ses héritiers, qui habitaient en province, avaient vendu son mobilier à un brocanteur.

Ce ne fut pas sans peine que la marchande à la toilette parvint à se procurer l'adresse du brocanteur qui demeurait chaussée de Clignancourt, no 22.